

Parfois ma philosophie peut paraître confuse, elle se présente sous certains aspects comme une sorte de mariage malvenu entre ce que le réel nous oblige à considérer et ce qu'il nous plaît de croire ; j'essaie, sans doute maladroitement, de conserver un pied dans ce qui est, au départ de ce pas à venir, entraînant dans la foulée mon second pied en direction de ce qui pourrait être.

Au début de ce chapitre, j'ai prétendu que son contenu me fut supposé par l'une des prestations de la Callas, en l'écoutant, comme je l'ai déjà insinué, il m'a semblé entendre la lumière, cette impression à la fois m'apporta de la grâce une définition, comme si l'excellence artistique en priorité, n'était en ceux qui la laissent entrevoir que la manifestation d'un instinct nouveau, occupant cette absence ayant supplanté en nous cette nature passée ; la lumière dénichant au sein de cet espace de quoi convaincre nos sens d'obéir à cet éclairage, dont elle s'avère dans cette dimension la seule capable de le générer.

Durant ces quelques instants, sur un plan philosophique et intellectuel, de manière franchement déraisonnable, je fus saisi par une espèce de certitude, de celles obtenant davantage

gain de cause auprès des mystiques que des penseurs, me suggérant que cette même grâce, par la lumière de la sorte développée, incarnait cette âme symbolisée de coutume autrement, comme seule communion possible entre la raison et le corps.

Décrit autrement, nous n'avons eu de cesse de vouloir atteindre cet état, sans savoir par quel procédé nous parviendrions à l'obtenir, les religions émirent à ce sujet quelques moyens, jugeant pour que l'âme advienne le corps comme de trop, alors que celui-ci, à mon approche, correspond à un nécessaire devant être dépassé, non en le négligeant, mais en veillant à ce que ses besoins ne nous subordonnent justement à ce qu'ils exigent.

Les religieux admirent notre absence de nature comme un espace récupérable notre vie achevée, alors que cet autre au-delà ne peut être rejoint qu'au cours de notre existence, la lumière possède à sa manière une subjectivité, réelle au sens propre, autant que le réel est, que Dieu ne saurait concurrencer, pour la raison simple est que si Dieu est de ce qui est, la lumière alors incarne à sa façon ce seul être susceptible de le faire possible.

La lumière détient un lien de parenté avec le hasard, si le second ne décide rien pour se permettre de tout permettre, la lumière elle, éclaire tout ce qui se propose à elle sans émettre la moindre distinction, cette particularité explique peut-être sa cécité, elle veille à ce que tout soit vu et confié à des entités de notre genre, capables à la fois de voir et de ressentir ce qu'ils ont sous les yeux, en veillant, de là dépend leur survie, à ne jamais l'interpréter, l'interprétation témoignant d'une insuffisance de départ exigeant à celui qui la porte en lui de compenser, d'où nous concernant cette question, notre sensibilité est-elle trop faible par rapport à l'étendue en nous de cette absence devenue pour nous nature.

Mais surtout, et pour conclure, le hasard comme la lumière nous avertissent que choisir ne saurait être un passage à l'acte sans conséquence, qu'il nous faut nous ranger à autant de réactions, incarnant sous la forme qui est la leur autant d'interprétations impartiales, nos avis sont autant de décisions pour lesquelles nous n'avons pas les moyens et cette neutralité obligatoire, vitale, est exprimée d'entrée de jeu par la lumière, au regard de cette universalité qui à sa façon nous avertit, à l'inverse du corps qui

par ses limites ne peut par répercussion n'exprimer que des avis partiales, au sein desquels mécaniquement apparaissent ces notions de bien et de mal.